

La folie bien ordinaire ou Alice au pays de la dépression

C'est donc agréable, aller aux vues. Se carrer au fond de son siège, avec un gros popcorn au beurre, se lécher les doigts et siffler un Coke, en équilibre dangereux entre les genoux. Puis, quand les lumières s'éteignent, se laisser aller, entrer dans le grand écran, faire sienne la vie de personnages qui nous seront proches pendant quelques heures. Si l'on est touché, soudainement et qu'un sentiment de déjà-vécu nous submerge, ce sera plus difficile de rester critique, de ne pas se laisser avoir par les beaux dialogues, les belles images, le beau monde. La complaisance est là, surveillant le moment où elle viendra peser sur l'arbitraire de chacun-e, nous faire décider ce qui est bon ou mauvais, beau ou laid, bête ou gentil.

Mais voici qu'à force d'aller au cinéma comme on ouvre un magazine, la notion de divertissement fait place à celle de l'information et l'on dévore des heures de pellicule comme une pile de Time. Le désavantage, c'est que l'émerveillement s'estompe, les trucs montrent de quel gros câble ils sont cousus, les maquillages les plus sophistiqués ne font plus croire à l'éternelle jeunesse ou à l'âge mûr triomphant. Les obstacles dont le héros se moque sont tellement loin de ceux que l'on rencontre dans la vie, qu'on se surprend à croire que les contes de fées ont été inventés pour les adultes les plus dévalorisés. Mais on a, quelquefois, l'occasion de se réconcilier avec le cinéma.

C'EST PAS LE PAYS DES MERVEILLES, par exemple, ne tombe pas dans la complaisance. Ce moyen métrage, réalisé par Helen Doyle et Nicole Giguère, mêle de façon fort heureuse le documentaire à la fiction. Les deux cinéastes de Québec ont voulu nous parler de la folie. Pas la folie romantique des poètes maudits ni celle, brutale et attendrissante, des héros de CUCKOO'S NEST, mais la simple folie qui guette, hypocritement, l'air de rien, des femmes comme nous toutes ou comme nos voisines. Le film nous montre ces femmes qui décrochent de leur quotidien, sans crier gare, se culpabilisant de ne plus se contenter d'une vie pourtant « voulue » (?) et se retrouvent, à brève ou moyenne échéance, esclaves des pilules. Cette folie banalisée s'est nourrie insidieusement aux échecs additionnés, de quelque ordre qu'ils soient. Faire le ménage, les lavages, les repas pour son entourage, assurer cette routine qui na-

guère s'accomplissait mécaniquement demande tout à coup un effort surhumain d'autant plus que s'y glisse la honte de ne pas faire face à ses responsabilités. C'est le grand mot. Ces femmes sont « responsables ». De leur maison, des enfants et du mari, du bien-être de tous et du sourire gratuit qui doit accompagner l'administration de ce bien-être. L'entrevue avec la psychiatre Suzanne Lamarre nous apprend que ces dépressions sont plus fréquentes chez les femmes mariées et mères de famille que chez les célibataires sans enfant alors que la proportion est exactement à l'inverse chez les hommes ? Curieux et révélateur. Mais il n'y a pas lieu d'entreprendre de vaines recherches sur d'hypothétiques coupables. Il faut écouter ces témoignages, entendre ces femmes raconter ce qu'elles ont souffert et admettre qu'elles s'en seraient bien passées. Comme dirait Laborit « si la souffrance élève, je me demande bien vers quoi ».

C'EST PAS LE PAYS DES MERVEILLES mérite d'être beaucoup vu. La sortie en salle est prévue pour l'automne. C'est la première expérience de distribution de film 16mm de la maison Vidéo Femmes, à Québec, qui travaille essentiellement avec des films de femmes, sur des sujets qui nous concernent toutes et tous. Quant à l'aspect cinématographique, la grande qualité technique du son et des images est remarquable. La partie fiction, qui parfois peut déranger un peu à cause de la difficulté que présente toujours l'interprétation d'un langage allégorique, est haute en couleurs et se lie harmonieusement avec le documentaire.

Non, ce n'est pas toujours agréable d'aller aux vues. Pas quand on ressent cet écho assourdi au ventre, ces peurs étalées en gros plans, avec ces voix et ces visages qui témoignent encore douloureux mais lucides, de nos angoisses, quand on ne sait plus à quoi sert ce que nous faisons chaque jour de nos vies. Alors, il faut bien remplacer le qualificatif d'un film « agréable » pour celui d'« utile ».

Cinéphiles de tous les goûts, à bientôt.

CHANTAL SAURIOL

P.S. OPNAME (En observation) de Erik Van Zuylen (Pays-Bas) raconte le bouleversement que subit la vie d'un monsieur qui, se rendant à l'hôpital pour une visite de contrôle, apprend qu'il est malade, très malade... Il ne faut rater ce film sous aucun prétexte. On le verra bientôt à Montréal, car une maison de distribution d'ici (Cinéma Libre) en a acquis les droits.

